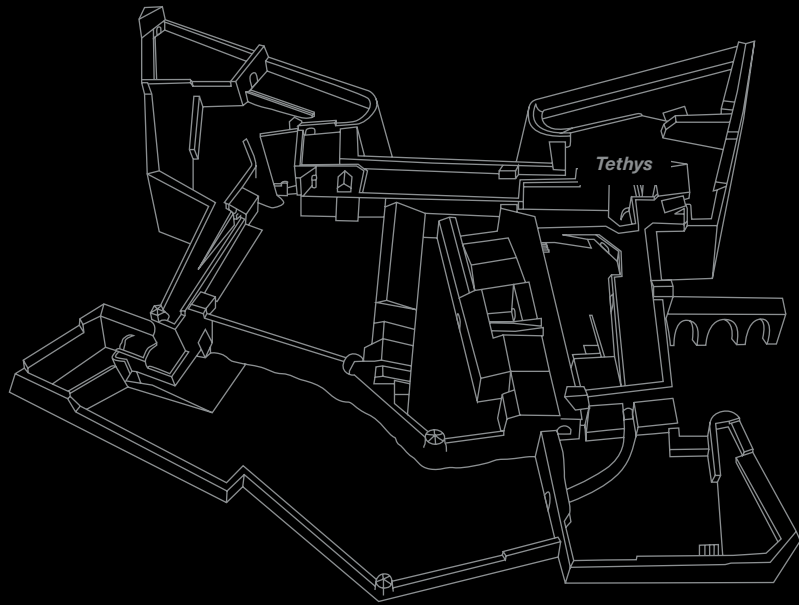




**Emilija
Škarnulytė**



Tethys

**Emilija
Škarnulytė**

Tethys

edité par **edited by**
Mėta
Valiušaitytė

7	Préface Camille Frasca	19	Foreword Camille Frasca
8	Horizons fluides Mėta Valiušaitytė	20	Fluid Horizons Mėta Valiušaitytė
11	La sirène de la prolepse D. Graham Burnett	23	The Mermaid of Prolepsis D. Graham Burnett
14	Téthys/Méditerranée/Villefranche Jean Mascle	26	Tethys/Mediterranean/Villefranche Jean Mascle
30	Biographies	30	Biographies
33	Cahier d'images	33	Images
65	Tethys	65	Tethys
81	Sunken Cities	81	Sunken Cities

La sirène de la prolepse

D. Graham Burnett

«De myriades d’yeux brille la mer. Mais n’en privilégie aucun.»
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

Dans l’installation *Sunken Cities (Villes Englouties)*, Emilija Škarnulytė nous présente une succession de rencontres cinématographiques avec l’espace océanique. La bande sonore immerge le regardeur, créant un effet «immersif» à double sens: certes, nous sommes «au cœur» d’un monde; mais nous sommes aussi, dans le même temps, entraînés dans un environnement qui n’est pas le nôtre. Pouvons-nous vivre dans cette obscurité? Cela a-t-il de l’importance?

Des bras robotiques s’étirent devant nous, s’efforçant de soulever un fragile éclat de quelque abîme émergeant du limon profond. Puis, dans une proximité presque intime, un objectif macro nous fait découvrir une délicate dentelle de corail d’un blanc éclatant – le blanc des spectres, des linceuls et des chrysanthèmes. Un projecteur éclaire les profondeurs noires comme de l’encre, tourne lentement, nous éblouit un instant. Comme toujours, la perspective de la bathysphère est sépulcrale et menaçante, quels que soient les délices qui virevoltent devant le hublot. Un banc de poissons-sabres, se nourrissant à la verticale, scintille comme un hologramme.

Soudain, des yeux apparaissent de partout. Comme des œufs de poisson. Empilés en parfaites rangées rectilignes, à l’infini dans toutes les directions, dans une mise en abîme de la visualité par les effets visuels. Du caviar oculaire, obéissant à un algorithme invisible.

«Et à la mer indéfiniment peuvent s’enlever des pellicules miroitantes.» (Luce Irigaray, *Amante Marine*)

Dans son livre de critique lyrique, *Amante marine, de Friedrich Nietzsche*, paru en 1980, la philosophe féministe et linguiste psychanalytique française Luce Irigaray met en scène une exquise *dis*-solution: page après page, un murmure de sirène, prose humide et sensuelle, séduit avec douceur le perturbant prophète de la mort de Dieu; aimerait-il descendre des sommets alpins de Sils Maria, se dévêtir jusqu’au slip et *venir se baigner*? Le livre d’Irigaray est un chef-d’œuvre de douce perdition. Zarathoustra, se glorifiant de sa misogynie mytho-prophétique, découvre qu’il n’a aucune défense contre une sirène – car elle sait que c’est l’eau qu’il redoute le plus. L’eau qui suinte et s’infiltré. L’eau qui engloutit et entremêle

tout. Ici, il n'y a pas d'ascension, seulement de lents tourbillons et le siphon des abysses. L'aube n'atteint pas le fond de l'océan, où le mâle Diable des mers est si petit qu'il passe sa vie, s'il a de la chance, accroché au ventre d'une femelle cent fois plus grosse que lui – telle une minuscule gonade parasitaire.

Entraîné sous les eaux par Irigaray, Nietzsche peut donner cette impression.

« Apprends donc à nager, danseur au pied ferme (...) »
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

J'avais l'habitude d'organiser des plongées au large des côtes de la Nouvelle-Angleterre, non loin d'une petite ville nommée « Mystic ». Pendant la Seconde Guerre mondiale, un avion militaire américain s'était écrasé en pleine mer, à proximité d'une langue de terre qui jouxtait un petit aéroport. L'épave ne fut pas facile à trouver. Il n'y avait ni bouée ni autre marqueur, et bien que la structure se trouvait dans des eaux peu profondes, la visibilité était trouble et le fond extrêmement meuble. Un coup de palme imprudent soulevait immédiatement un nuage opaque de vase couleur taupe qui se déposait plus lentement qu'une marée qui se retire.

L'air d'une bouteille de plongée entre dans la bouche froid et sec. Il jaillit dans la poitrine avec sa force éclatante. Une épaisse combinaison néoprène apporte un sentiment d'invincibilité, ou du moins de protection. Et si l'on n'est pas habitué à cet équipement – la ceinture de lestage et le gilet de stabilisation, le volume de la bouteille et son baudrier – l'expérience de l'apesanteur s'apparente moins à une liberté qu'à un fardeau, moins une proprioception aquatique qu'à une dépendance cyborgique.

En plongeant ma main dans la vase, je tâtonnais le fuselage rouillé de l'avion, lorsque je compris que la forme massive devant moi n'était pas une barre d'acier mais le corps tubulaire d'une anguille *gigantesque*, parfaitement immobile, dont la tête et la queue se dissimulaient dans l'obscurité.

« Monde illimité d'apparences recèlent les grands fonds marins. »
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

Tandis que le drone prend de la hauteur, nous observons l'artiste-sirène se glisser à la surface. La surface ondulante, où le vent travaille l'eau, prend l'apparence d'un empâtement, strié par la trace écumante de ses nageoires de delphinidés. L'eau se déploie en une succession de répétitions: les crêtes régulières de la brise légère génèrent un bruit blanc là où le bleu se confond avec le bleu; mais plus profond, sous la nageuse, se trouve une étrange information – une grille, un réseau, un labyrinthe... une ville. En ruine, bien sûr. On la distingue maintenant. Mais est-ce possible? Est-ce bien réel?

Ça l'est. Des ruines romaines. C'est l'ancienne cité balnéaire de Baïes, sur la rive nord-ouest de la baie de Naples. Vus du ciel, les rues, les fondations, le forum – tout cela est lisible, émergeant comme une carte en cyanotype qui se dévoile peu à peu

au fil du rinçage.

Dans les années 1960, des scientifiques rêveurs, aux marges de la contre-culture, commencèrent à se demander si les dauphins ne pouvaient pas enseigner aux êtres humains quelque chose de profond sur eux-mêmes. Après tout, leurs cerveaux étaient aussi volumineux que les nôtres, et ils semblaient posséder une sorte de « langage » complexe fait de sifflements et de clics. Il était clair qu'ils pouvaient voir le monde qui les entourait avec les sons, et cela semblait indiquer qu'ils pouvaient percevoir au-delà de la vision et capter des échos émanant de l'intérieur même de chaque être vivant. Surtout, ils avaient évolué sans les mains, ce qui laissait penser qu'il existait une voie parallèle dans l'évolution de l'intelligence des mammifères: le lien qui nous reliait aux simiens était un lien façonné par la manipulation manuelle du monde terrestre et qui semblait mener à la violence et à la convoitise; tandis que le lien qui les reliait passait à travers les vagues d'eau et une mélodie de pensées. Elle semblait mener à des arcs-en-ciel et à la promesse d'une paix céruléenne.

Les flottes maritimes du monde entier avaient rapidement essayé de leur apprendre à porter des armes. Ce que quelques-uns d'entre eux firent, peut-être à contrecœur. La NASA avait expérimenté l'idée qu'ils pourraient être des extra-terrestres intelligents, avec qui nous pourrions tenter de communiquer. À cette fin, le neurophysiologiste précurseur John C. Lilly inonda son laboratoire dans les îles Vierges, afin de faciliter la cohabitation entre les chercheurs et ces tritons issus de l'espace extra-atmosphérique de notre imagination. Il prit du LSD. Et il eut l'impression de les comprendre. Il leur donna également du LSD. Mais on ne sait pas ce qu'ils en ont pensé.

On peut imaginer qu'en regardant le laboratoire inondé autour d'eux, ils réalisèrent qu'ils étaient, en réalité, des anthropologues d'une autre espèce – apercevant quelques bribes de l'avenir d'une tribu très étrange.

« Car jamais ne retourne au jour son ultime profondeur. »
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

L'œuvre d'Emilija Škarnulytė opère souvent sur un mode proleptique. La prolepse nous propulse hors du temps et nous parachute quelque part dans le futur – d'où nous sommes encouragés à porter un regard rétrospectif sur notre présent ou, en l'occurrence, sur le temps à venir (qui sera le passé du point de vue proleptique). La prolepse est le trope du jugement moral. C'est la temporalité du discernement, de la nostalgie anticipée, de l'anagnorisis et, par-dessus-tout, celle du regret. La prolepse est précédée d'une perte et chargée de mélancolie.

Ce que la prolepse enseigne, toutefois, toujours, c'est qu'il n'est pas encore trop tard.

The Mermaid of Prolepsis

D. Graham Burnett

“The sea shines with myriad eyesnone has pride of place.”
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

In the installation *Sunken Cities* Emilija Škarnulytė presents layers of cinematic encounters with ocean space. The soundscape submerges the viewer, and the effect is “immersive” in a double sense: yes, we are “within” a world; be we are also, and at the same time, being drawn down into an environment that is, in a basic way, *not our own*. Can we breathe in this darkness? Does it matter?

Robotic arms stretch before us, working to lift a brittle chip of something abyssal out of deep-sea silt. Then a macro lens brings a lace of soft coral into intimate proximity. It is shockingly white—the white of ghosts and shrouds and chrysanthemums. A searchlight illuminates the inky depths, turns slowly, blinds us for a moment. The bathyspheric perspective is always sepulchral and looming, whatever delicacy flutters past the porthole. A school of cutlassfish, feeding vertically, glimmer like a hologram.

Suddenly there are eyes everywhere. Like fish eggs. A VFX *mise-en-abyme* of visuality, stacked in perfect rectilinear ranks to infinity in all directions. Ocular caviar, obeying an invisible algorithm.

“And the sea can shed shimmering scales indefinitely.”
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

The French feminist philosopher and psychoanalytic linguist Luce Irigaray’s 1980 work of lyrical critique, *Amante Marine de Frederic Nietzsche*, stages an exquisite *dis*-solution: page after page, a siren whisper of wet and sensuous prose beckons seductively at the strident prophet of God’s death; would he like to come down from the alpine air of Sils Maria, strip down to his skivvies, and *come for a swim*? Her slim book is a masterpiece of tender undoing. Zarathustra, vaunting in his mytho-vatic misogyny, finds he has no defenses against a mermaid—since she knows that it has always been the water that he most feared. The water that seeps and leaks. The water that swallows and mixes all things. There is no climbing here, only slow gyres and the sucking drain. No dawn breaks

at the bottom of the sea, where the male Sea Devil is so tiny that it spends its life, if it is lucky, adhering to the underbelly of a female a hundred times his size—like nothing so much as a minuscule, parasitic gonad.

Pulled underwater by Irigaray, Nietzsche can look a little that way.

“Learn to swim, as once you danced on dry land...”
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

I used to run dives off the coast of New England, not far from a small town called “Mystic.” During World War II a US military plane crashed into the sea off a spit of land adjacent to a small airport nearby. The wreck was not easy to find. There was no buoy or other marker, and though the structure was in shallow water, the conditions tended to be murky, visibility low, and bottom extremely soft. An incautious kick with a flipper immediately stirred up an opaque cloud of taupe-colored muck, which settled more slowly than a receding tide.

The air in a scuba tank comes into the mouth cold and dry. It spurts into the chest with its own bright force. A thick wetsuit creates a sense of invincibility, or at least of protection. And if one is not accustomed to the kit—the weight-belt and buoyancy compensator, the bulk of the tank and its harness—the experience of weightlessness is less freedom than of encumbrance, less aquatic proprioception than cyborgic entailment.

Reaching out into the murk, I was feeling for a rusted strut of the fuselage, when I realized the thick form before me was not a steel bar—it was the tubular body of a *gigantic* and perfectly unmoving eel, whose head and tail both lurked out of sight in the darkness.

“What a limitless world of appearances lies concealed beneath the great seas!” (Luce Irigaray, *Amante Marine*)

We watch the artist-mermaid move across the surface, as the drone view rises. The ripple-surface, where the wind works the water, takes on the appearance of impasto, streaked by the frothing wake of her delphinid flukes. The water is pattern on pattern: the even ridges of the sweeping breeze are the white noise that arises where blue meets blue; but below that, and below the swimmer, lies the strange *information*—a grid, a network, a maze...a *city*. Ruined, of course. One sees that now. But can it be? Is it real?

It is. Roman ruins. This is the ancient seaside settlement of Baiae, on the north-western lip of the Bay of Naples. From the sky, the streets, the foundations, the forum—all these things are legible, they swim into the understanding like a cyanotype map, being rinsed into form.

In the 1960s, scientists dreaming at the edge of the counter-culture began to

wonder if dolphins could tell human beings something deep about themselves. After all, their brains were as large as our own, and they gave every appearance of possessing a kind of intricate “language” of whistles and clicks. It was clear that they could see the world around them using sound, and this seemed to mean that they could see beyond sight, and hear echoes from the very inside of every living thing. Above all, they had clearly evolved *without hands*, and this suggested that they showed a parallel path in the evolution of mammalian intelligence: the line that ran through simians up to us was a line that ran through manual manipulation of the earthen world, and it seemed to lead to violence and grasping; whereas the line that ran through them was a line that ran through water waves and a music of thought. It seemed to lead to rainbows and the promise of cerulean peace.

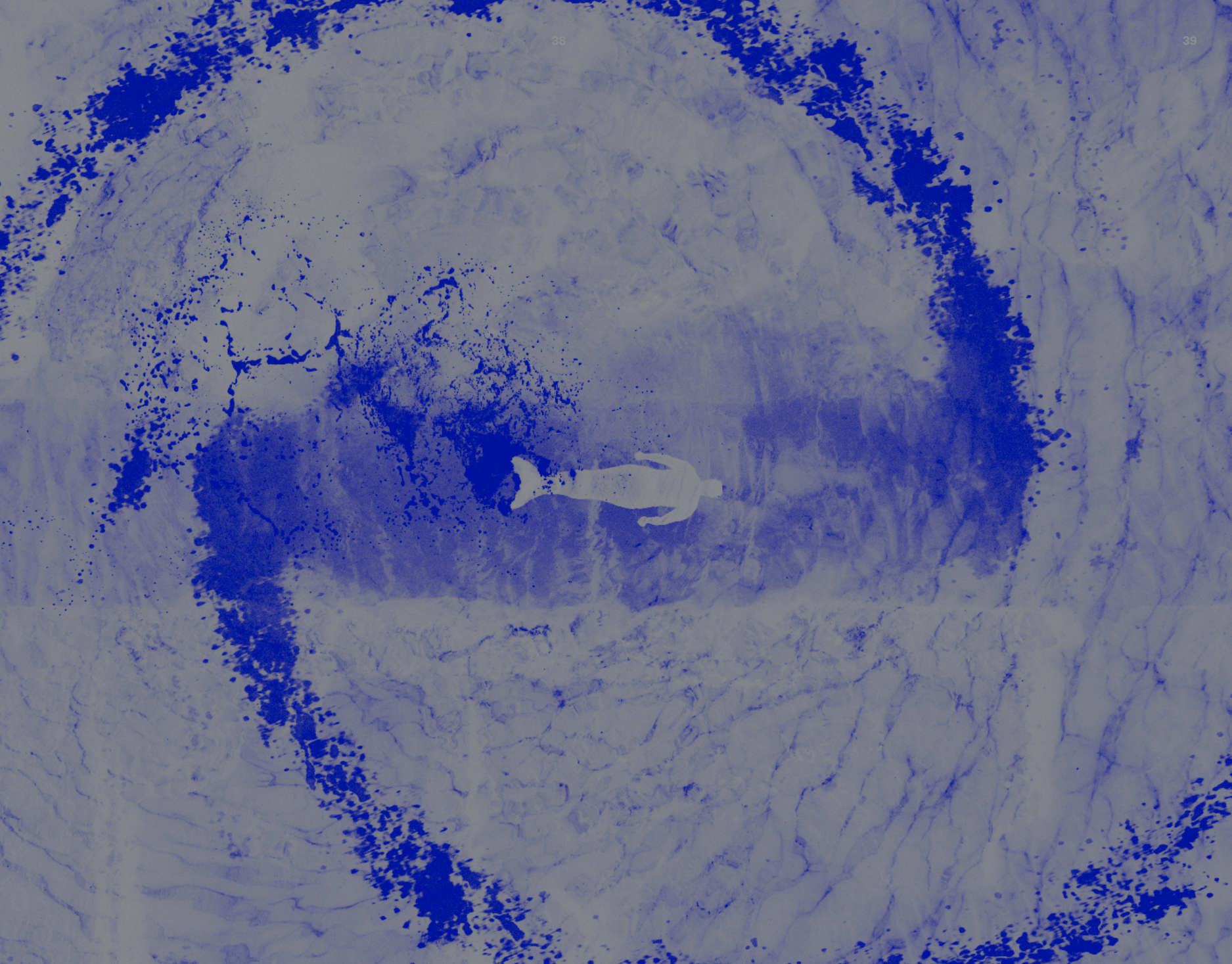
The navies of the world promptly tried to teach them to carry weapons. Which a few of them did, perhaps grudgingly. And NASA experimented with the idea that they might be like intelligent aliens, with whom we might try to communicate. To this end, the pioneering neurophysiologist John C. Lilly flooded his laboratory in the Virgin Islands, to facilitate cohabitation between researchers and these mermen from the outerspace of our imagination. He took LSD. And felt he was understanding them. He gave them LSD too. But their experience of this is unknown.

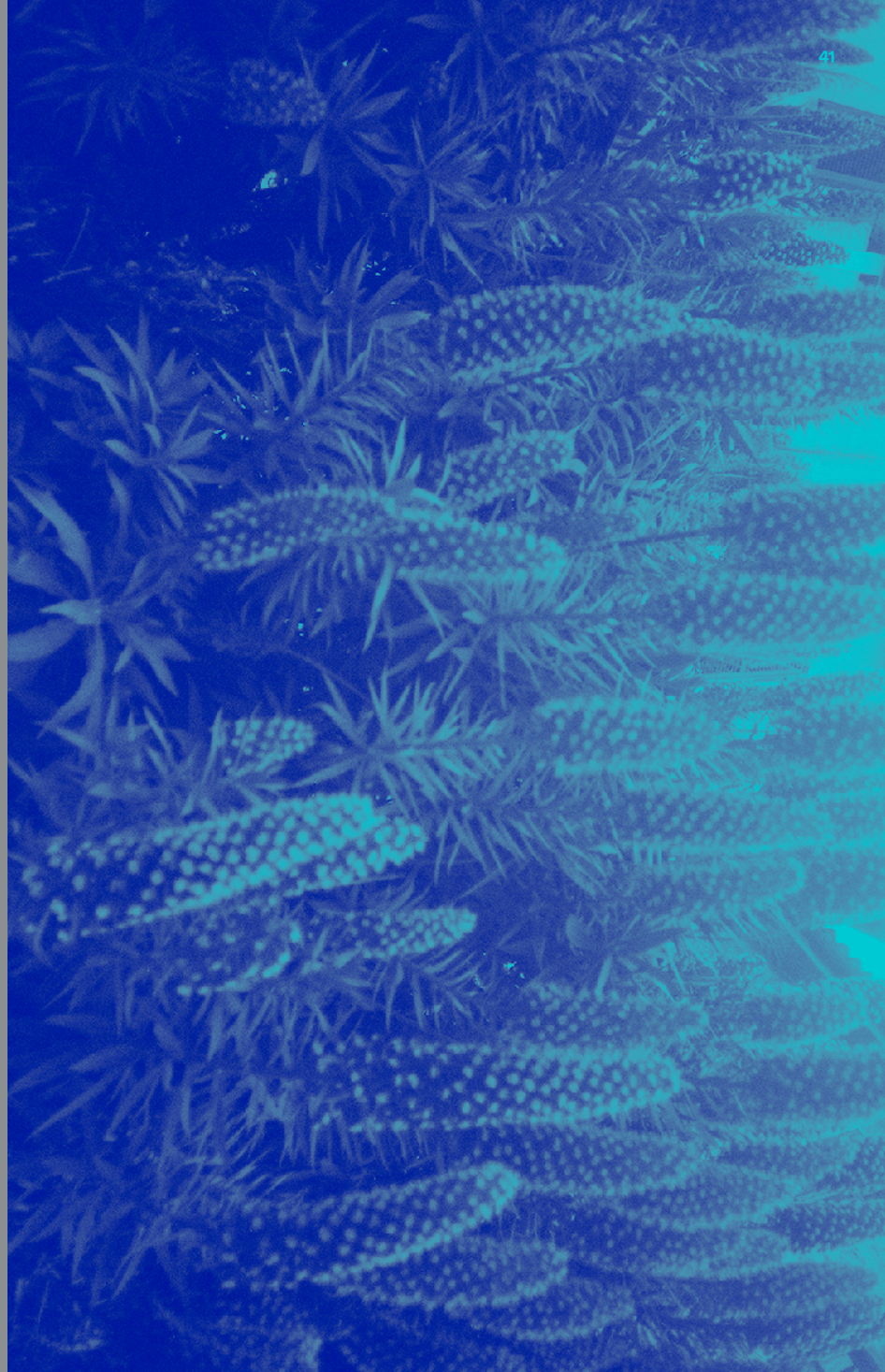
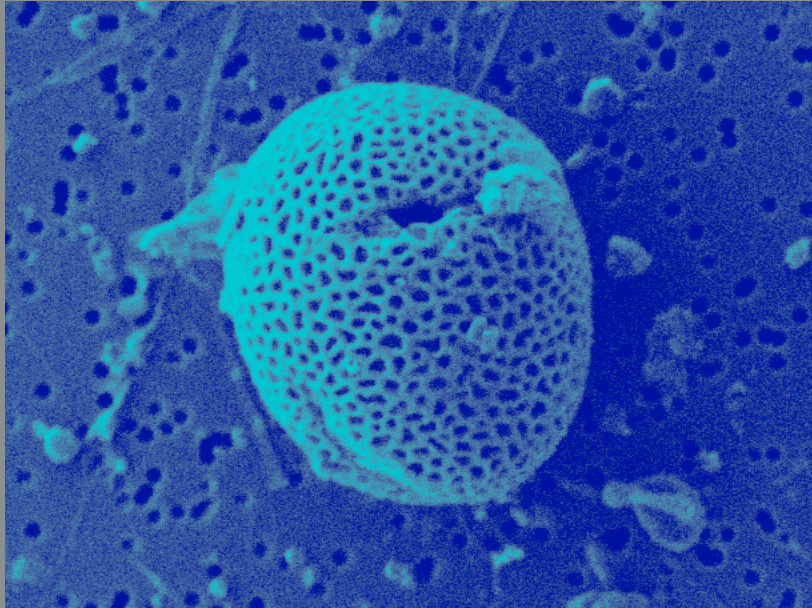
One can imagine that they looked on the flooded architecture around them, and realized that they were, in fact alien anthropologists—catching glimpses of the future of a very strange tribe.

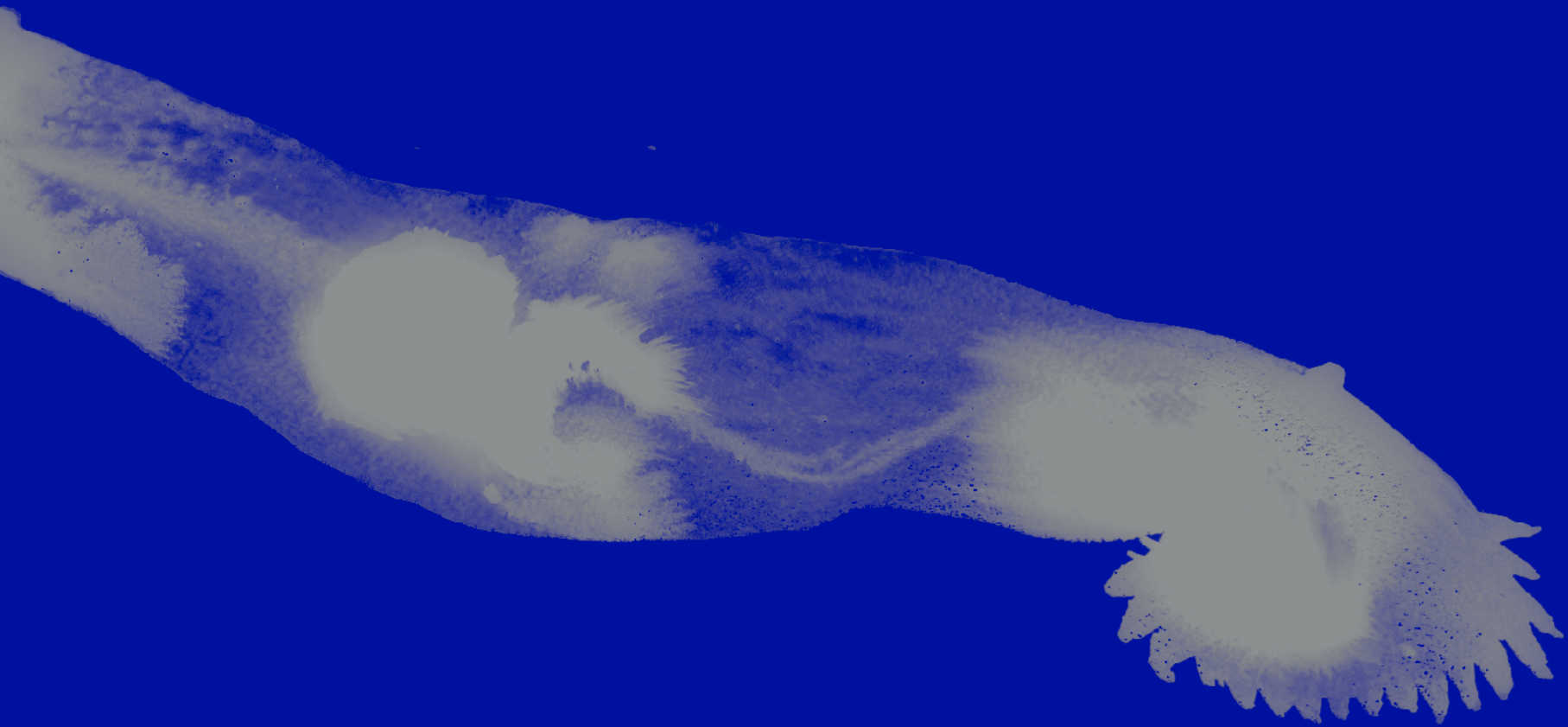
“Her ultimate depth never returns to the light of day.”
(Luce Irigaray, *Amante Marine*)

Emilija Škarnulytė’s work often operates in the proleptic mode. Prolepsis takes us out of time, and drops us someplace in the future—whence we are encouraged to retrospect on our present, or, for that matter, on the time to come (which will be the past from the proleptic vantage). Prolepsis is the trope of moral reckoning. It is the temporality of discernment, of anticipatory nostalgia, of anagnorisis, and, above all, the temporality of regret. Prolepsis is pre-stressed for loss, and charged with wistfulness.

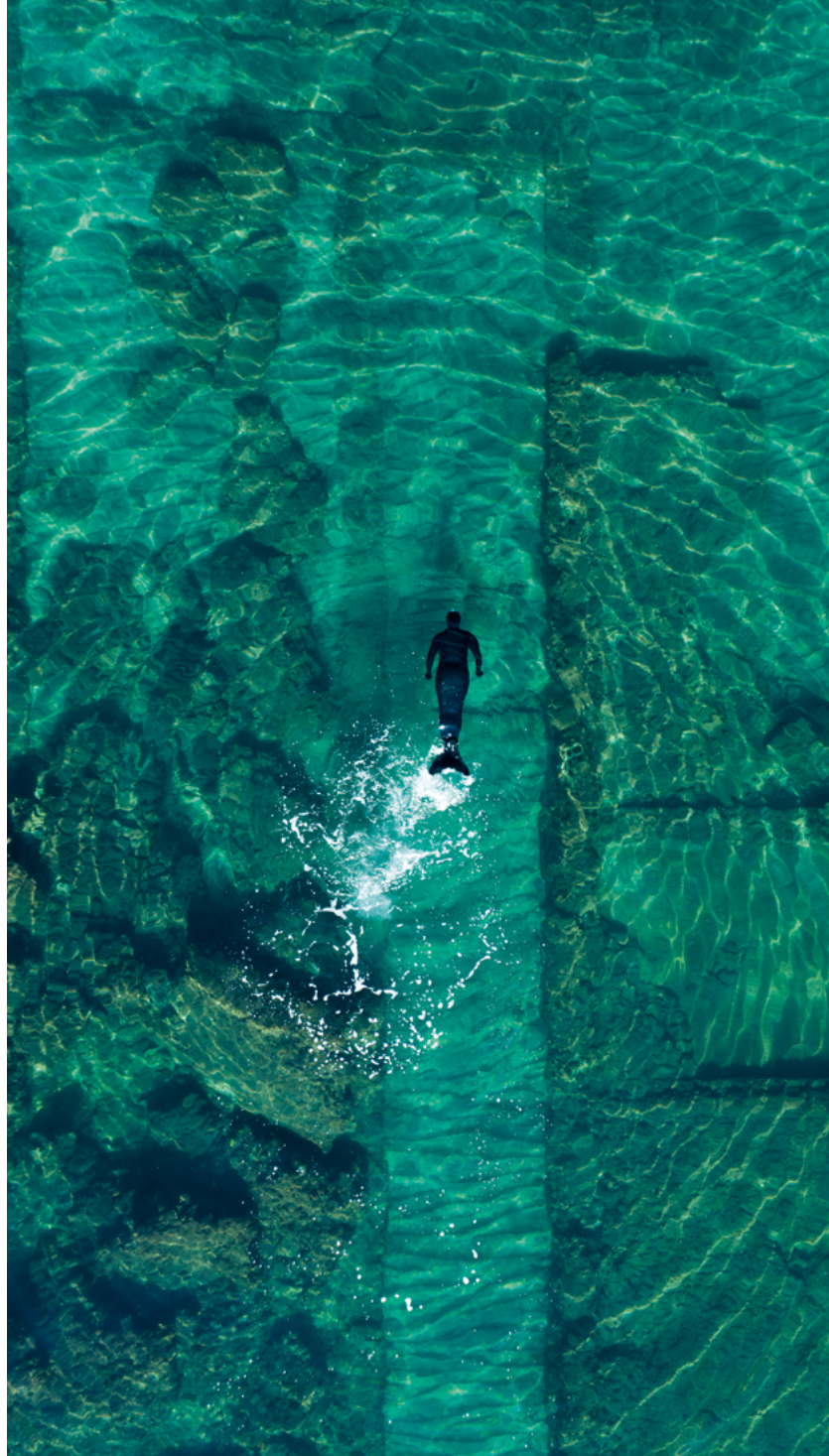
What prolepsis teaches, however, always, is that it is not yet too late.

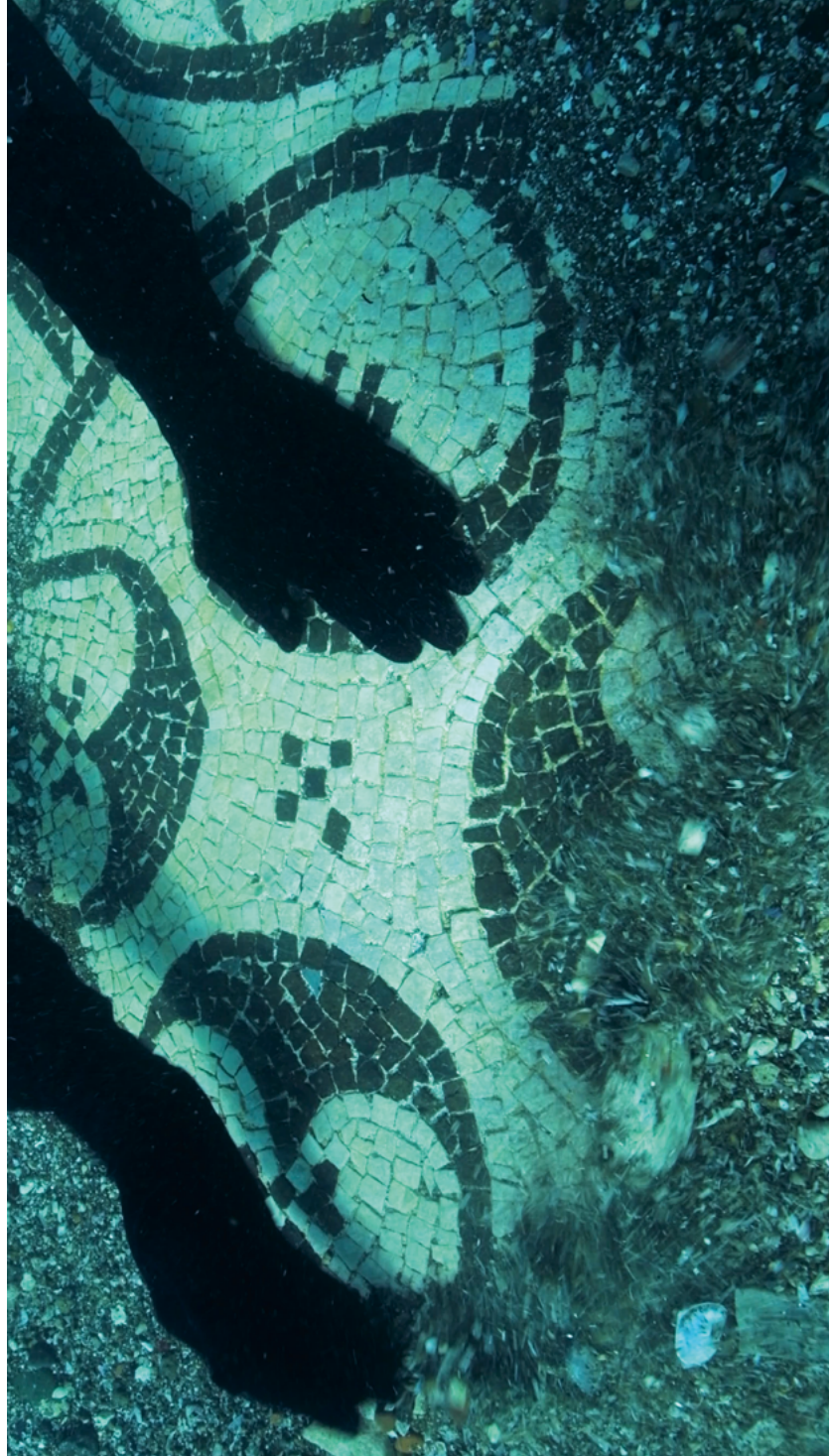


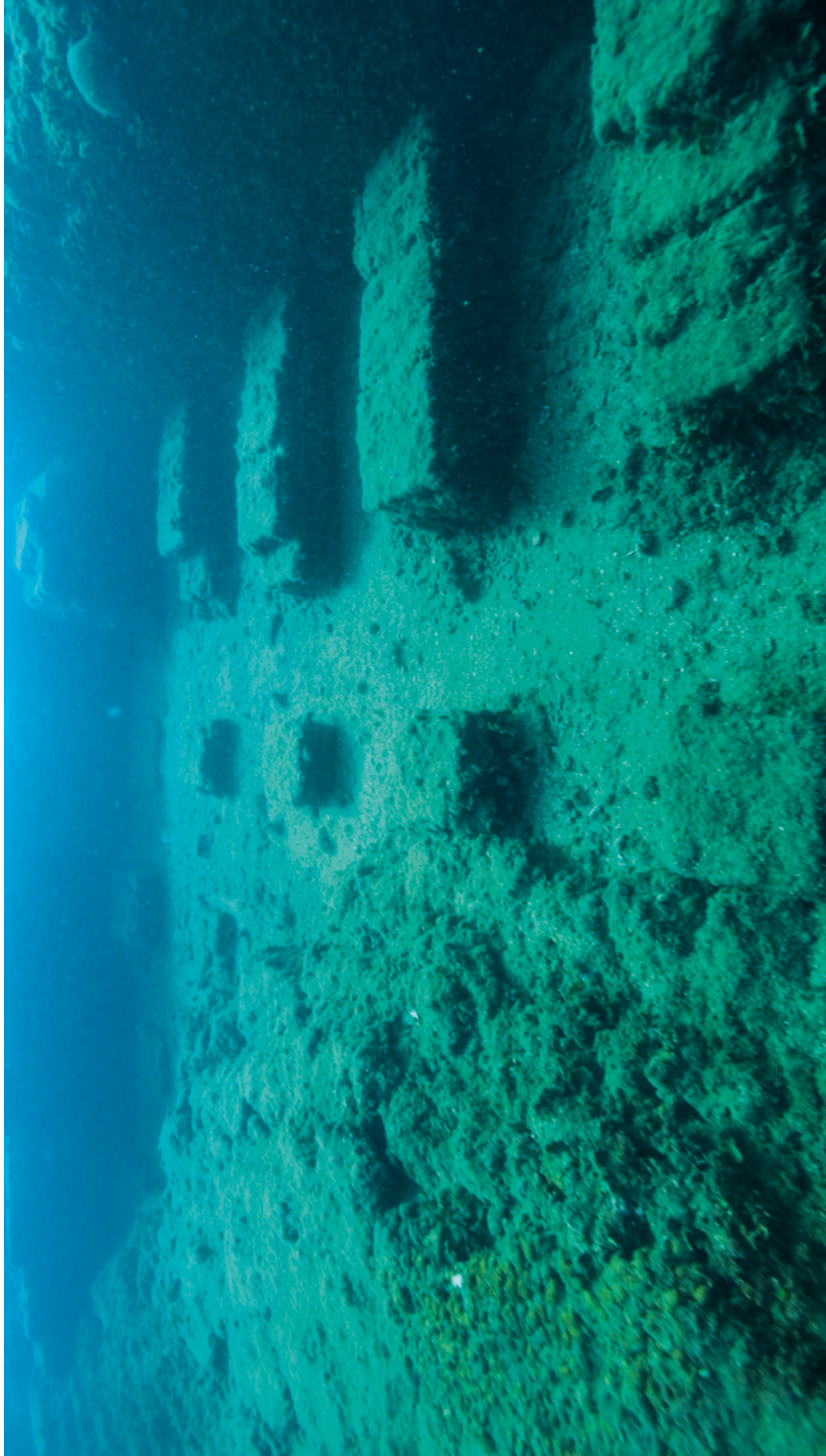


















LA SAISON
DE LA
LITUANIE

EN
FRANCE

2024



RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

Liberté
Égalité
Fraternité



GOVERNMENT
OF THE REPUBLIC
OF LITHUANIA



Lithuanian
Culture
Institute



INSTITUT
FRANÇAIS



Villefranche
sur Mer

Côte d'Azur



LA CITADELLE



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES

Tous les efforts ont été faits pour contacter les ayants droit concernant les droits d'auteur et les autorisations. Nous prions les lecteurs de nous excuser pour toute erreur ou omission involontaire. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction pour tout ou partie et ce sur n'importe quel support. Le présent catalogue – comprenant l'ensemble des textes, contributions, photographies et autres documents iconographiques – est protégé par des droits d'auteur. Toute utilisation ou reproduction du contenu ou des images est strictement interdite.

ISBN 978-2-95955215-0-8

Tethys

Une exposition d'Emilija Škarnulytė,
du 16 novembre 2024 au 26 janvier 2025,
La Citadelle

Commissariat

Camille Frasca & Mėta Valiušaitytė

Emilija Škarnulytė remercie

Linas Lapinskas, Vytautas Tinteris,
Erik Vojevodin, ainsi que Marina Höxter,
Deividas Katkus, Elena Veleckaitė.

Mėta Valiušaitytė tient à remercier pour

leur soutien Margherita Bagiacchi,
Stefano de Bosio, D. Graham Burnett,
Perkūnas Liutkus, Jean Mascle,
Louis Antoine Mège, Capucine Poncet,
Davey Whitcraft, Austė Zdančiūtė.

La Citadelle et son équipe souhaitent

remercier pour leur soutien
indéfectible Christophe Trojani,
Maire de Villefranche-sur-Mer
et Monica Laugier, adjointe
à la Culture, ainsi que l'ensemble
du conseil municipal. Que tous
les agents municipaux et les
prestataires qui ont participé
à cette exposition soient
chaleureusement remerciés.

La Citadelle remercie également les

institutions suivantes et leurs équipes :
l'institut culturel lituanien (LKI)
et plus particulièrement Ignė Alėbaitė,
Rūta Nanartavičiūtė, Julija Rėklaitė
et Agnė Silickaitė ; la commissaire
de la Saison France-Lituanie, Virginija
Vitkienė ; l'institut français et Flora
Boillot ; la villa Arson et Sylvie
Christophe ; le Musée Océanographique
de Monaco et Michelle Bruni ;
l'observatoire de la Côte d'Azur et
Carolyn Robert et Clémence Durst ;
le laboratoire GEOAZUR et Françoise
Courboulex et Frédérique Leclerc ;
l'institut de la mer de Villefranche
et Elisabeth Christians, David Emani,
Laėtitia Jalabert et Sébastien Schaub ;
les Musées de Menton et Guillaume
Theulière.

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration
entre l'artiste Emilija Škarnulytė,
l'historienne de l'art et commissaire
d'exposition Mėta Valiušaitytė,
le studio graphique Maison Solide
et l'équipe de La Citadelle, à l'occasion
de l'exposition *Tethys*.

La Citadelle – Centre d'art & Musées

Direction

Camille Frasca

Adjointe de la directrice

Caroline Payan, assistée
de Luciana Ribeiro da Costa

Régie des expositions

Michelle Klein, assistée de Christine
Ardoin et Michel Fugaro

Installation

Tom Barbagli,
Omar Rodriguez Sanmartin

Conception graphique

Maison Solide

Traduction et relecture

Christopher Hank, Roxane Ilias,
Capucine Poncet

www.lacitadellevsm.fr

ln@lacitadelle_vsm

Achevé d'imprimer en novembre 2024 par

Tallinna Raamatutrükikoda, Tallinn,
Estonie. Dépôt légal novembre 2024.

Tethys



LA CITADELLE

Isbn 978-2-9595215-0-8